

Bazan A. (2005). La forme du langage en clinique. Une perspective neuropsychanalytique. *Psychologie Clinique, 18, 51-97.*

La forme du langage en clinique. Une perspective neuropsychanalytique.

Ariane Bazan¹

Résumé

Dans cet article le concept lacanien du signifiant est recoupé avec les données récentes des neurosciences et de la psychologie expérimentale. Deux versants d'approche sont proposés : 1°) le signifiant dans sa dimension de structure phonémique et articulée trouve une résonance dans les récentes théories motrices de la perception impliquant la dynamique des neurones miroir ; 2°) le signifiant dans sa dimension de structure positionnelle vide s'agence avec l'hypothèse d'un niveau lexical à part entière dont les mots seraient les entités fonctionnelles et qui serait matériellement distincte dans sa géographie et son organisation d'un niveau (sémantique) ayant plus directement trait aux concepts. L'incarnation de ces deux dimensions dans une même structure traduit l'idée d'une détermination multiple du langage par un principe organisationnel tant phonologique que lexical ou par des processus tant primaires que secondaires. Il est proposé que cette épaisseur de sens serait désambiguïsée au niveau conscient grâce à l'intervention inhibitrice du cortex préfrontal, dont la dynamique est en résonance frappante avec la structure du Moi proposé par Freud. Le concept du signifiant permet ainsi de concevoir comment l'Inconscient et le Conscient pourraient, pour se faire entendre, se saisir simultanément des mêmes formes.

Mots clés

Inconscient ; langage ; lexique ; phonème ; signifiant.

Abstract

In this paper the Lacanian concept of the signifier is contrasted with the recent data of the neurosciences and of experimental psychology. Two angles of approach are proposed : 1°) the signifier as a phonemic and articulated structure is in resonance with the recent motor theories of perception implicating the mirror neuron dynamics ; 2°) the signifier as an empty positional structure fits with the hypothesis of a true lexical level of which the words are the functional units and which is materially distinct in its geography and in its organization from a (semantic) level that is more directly concerned with concepts. The incarnation of both these dimensions in a same structure implies the idea of a multiple determination of language by both a phonological and a lexical organizational principle or by both primary and secondary processes. It is proposed that this thickness in sense is disambiguated at a conscious level thanks to the inhibitory intervention of the prefrontal cortex, the dynamics of which is in striking resonance with the structure of the Ego such as proposed by Freud. The concept of the signifier therefore makes it possible to conceive how the Unconscious and the Conscious could, in order to be heard, grasp simultaneously for the same forms.

Keywords

Language ; lexicon ; phoneme ; signifier ; unconscious.

¹ Ph. D., Adult Ambulatory Psychiatry, University of Michigan, 2101 Commonwealth Boulevard Ste B, 48105 Ann Arbor, Michigan, US.

1 Signifiant et phonologie

1.1 Les signifiants sont des structures phonémiques selon de Saussure

En adoptant le terme Saussurien de signifiant (1915/1967) pour désigner l'élément phonologique du langage, Lacan (1957/1999) ancre sa théorie dans les fondements de la linguistique structurale. Un point essentiel de cette théorie est la notion de phonème. Pour de Saussure (1915/1967) les phonèmes sont des sons de parole permettant de distinguer la signification. Le point crucial de cette définition est la différence entre les phones qui sont des sons de parole variant de façon continue et les phonèmes qui sont des classes de sons de parole plus ou moins arbitraires mais variant de façon discrète, c'est-à-dire catégoriques. En Français par exemple le phonème /p/ permet de distinguer pois de bois, choix, dois, fois, loi, mois etc. et de distinguer rap de rame ou de race. Cette classe du phonème /p/ inclut néanmoins plusieurs sons avoisinant. En effet, l'actualisation de ce phonème possède des caractéristiques phonétiques légèrement différents dans par exemple page et papier, c'est-à-dire si il est ou non aspiré. En Français, ces différents phones sont perçus comme appartenant au même phonème, mais ce groupage est quelque peu arbitraire puisqu'en Koréen, par exemple, la distinction entre ces phones serait perçue. Il est clair que cette perception de la différence est une condition pour l'attribution de signification. Un Français n'attribuerait pas une signification différente à page si le phonème /p/ aspiré serait artificiellement remplacé par le phonème /p/ non aspiré du mot papier ; alors que pour un Koréen ceci est concevable, puisqu'il serait capable de faire la distinction. Ce même Koréen, par ailleurs, aurait de la difficulté à distinguer loi de roi, c'est-à-dire /l/ de /r/, distinction qui ne pose pas de problèmes en français.

1.2 Les phonèmes sont des catégories motrices

Dans différentes disciplines – telles que la psychanalyse, la linguistique, la neurologie – se trouvent des défenseurs de l'idée que les phonèmes ne doivent pas être compris comme des catégories purement perceptuelles, mais qu'ils sont aussi des catégories motrices. Dans cette approche motrice, les phonèmes sont des classes de mouvements ou de gestes articulatoires

(Skoyles, 1998) plutôt que des classes de phones. Le mouvement est une commande efférente du cerveau, qui mène à une mobilisation au niveau du corps. Tout mouvement du corps déclenche un retour perceptuel, appelé proprioception, qui est réalisé, entre autres, grâce à des systèmes de récepteurs au niveau des muscles et des joints. L'information perceptuelle caractérisant le phonème serait alors, en plus de l'information acoustique extérieure, la constellation particulière d'information proprioceptive (ou kinesthésique) produite intérieurement en retour *feedback* à partir des muscles et des joints articulaires quand un phonème est prononcé. L'identification serait possible dès lors qu'on arrive à un niveau suffisant d'information proprioceptive pour distinguer un phonème en particulier.

Une objection logique à cette approche s'observe quand l'accès à la structure phonémique de la parole est obtenu sans efforts par la seule écoute et apparemment sans aucune contribution motrice à ce processus. C'est en contrepoint de cette conception que différents arguments sont présentés.

1.2.1 La contribution de la motricité au saisissement du langage

Freud (1891/1978) lui-même avait déjà défendu l'idée d'une participation active motrice dans l'écoute et la compréhension du langage. Dans son étude de la clinique de l'aphasie, il décrit le phénomène de l'écholalie et propose l'hypothèse que le patient, par la répétition à haute voix de ce qui est entendu, tente, grâce à l'intermédiaire de la mobilisation active du corps propre, de saisir la signification de la parole reçue. Freud (1891) défend alors textuellement l'idée que « Sans doute ne devons-nous pas concevoir la compréhension des mots en cas d'incitation périphérique comme simple transmission des éléments acoustiques aux éléments des associations d'objet. Il semble plutôt qu'au cours de l'écoute compréhensive, l'activité associative verbale soit incitée en même temps, de sorte que nous répétons, en quelque sorte, intérieurement ce que nous avons entendu et que nous étayons alors simultanément notre compréhension sur nos impressions d'innervation du langage»². Freud suggère donc que pour aller de l'écoute à la compréhension,

² Page 142

l'accès se fait par l'intermédiaire d'une réarticulation de l'entendu, sur base de l'impression kinesthésique ainsi générée. Cette idée a été reprise de façon indépendante quelques soixante-dix ans plus tard en psycholinguistique. En effet, il s'avère que les efforts pour répertorier les éléments acoustiques spectrographiques minimaux qui permettraient de classifier les phones de façon non ambiguë dans des classes particulières de phonèmes n'ont pu aboutir à conclusion (Cutler & Clifton, 1999). Les adultes semblent posséder une capacité impressionnante à classifier de façon correcte une information acoustique hautement variable et fortement appauvrie. Pour Liberman, Cooper, Shankweiler et Studdert-Kennedy (1967), la réalisation acoustique d'un phone est tellement dépendante de ceux qui l'environnent qu'il n'existerait pas de caractéristique acoustique invariante associée à chaque phone. Ces auteurs ainsi que Liberman et Mattingly (1985) ont dès lors proposé la "Théorie Motrice de la Perception de la Parole", qui suppose que l'écouter ne cherche pas à retracer un minimum d'information permettant un compte rendu complet du train acoustique, mais plutôt le niveau minimal d'information qui permettrait la reconstruction de l'intention motrice articulatoire du locuteur. Les phones ne seraient donc pas des objets acoustiques, mais plutôt, des objets articulatoires. En d'autres termes, pour identifier la parole les auditeurs doivent mobiliser leur propre système moteur.

Plus récemment cette hypothèse a trouvé divers appuis en neurologie et en neuro-imagerie. Les expériences de stimulation électriques d'Ojemann (1979, 1983, 1991) ont démontré que l'activation des aires motrices du langage interrompt le processus de l'identification des phonèmes – indiquant que l'intégrité fonctionnelle de ces aires est importante dans ce processus d'identification. Plus récemment, les résultats en neuro-imagerie indiquent l'implication d'un domaine particulier de l'aire de Broca, qui est le centre moteur de la parole, dans l'écoute (Price, Wise, Warburton, Moore, Howard, Patterson, Frackowiak, & Friston, 1996 ; Zatorre et al., 1992, 1996), ainsi que l'implication des aires motrices dans l'identification phonémique (p.ex. Burton, 2001). Une récente reprise neurophysiologique de cette idée de la mobilisation du système d'action du récepteur pour l'accès au message émis connaît une importante popularité en ce moment. Rizzolatti et Arbib (1998) décrivent le mode de fonction particulier de certains neurones dans une région du cortex prémoteur (notamment, la région F5) chez le singe. Ces neurones,

appelés neurones miroir, sont activés autant quand le singe prend ou manipule un objet que quand il observe l'expérimentateur faire ces mêmes gestes. Il est crucial de noter que cette région F5 est l'homologue probable dans le singe de l'aire de Broca chez l'homme. D'autre part, certains auteurs (p.ex. Corballis, 1999), défendent l'idée que le langage humain prendrait plutôt origine dans la gestuelle manuelle que dans la vocalisation. C'est pour ces raisons que Rizzolatti et Arbib (1998) proposent l'hypothèse que le développement du circuit humain de la parole serait une conséquence du fait que le précurseur de l'aire de Broca fut doté, avant l'avènement de la parole, d'un mécanisme de reconnaissance d'actions chez l'autre. Il est intéressant de noter que d'autres neurones miroir dans cette région F5 s'activent tant quand le singe claque des lèvres que quand il observe ce geste chez d'autres. Les lèvres constituent un articulateur majeur dans la motricité du langage humain. Récemment, Callan et d'autres (2002) ont d'ailleurs retrouvé la présence de neurones miroir dans le centre moteur humain de la parole qui s'activent tant quand le locuteur fait certains mouvements des lèvres que quand il voit ces mouvements sur les lèvres d'un autre locuteur. Ces auteurs indiquent que ces neurones servent à la contribution de la lecture des lèvres dans la compréhension normale de la parole. Les neurones miroirs se présentent donc comme l'interface de choix entre le message énoncé et le saisissement corporel de ce message par l'auditeur.

1.3 Conclusion : le versant phonémique du signifiant suppose une implication active du corps dans l'effet de signification

En résumé, l'idée proposée est que le premier événement menant à un accès signifiant du langage soit la déduction active d'intentions articulatoires au départ de l'information acoustique reçue. Autant la production que l'écoute active du langage semble impliquer la contribution de programmes moteurs. La notion même de signifiant en tant que structure phonémique impliquerait que pour qu'un son fasse signification, pour qu'un phone devienne phonème, il doit y avoir passage par l'action du corps de l'auditeur. Dans ce passage se fait un important changement de position épistémologique quand à la notion de représentation. Une approche purement sensorielle (p.ex. acoustique) rend compte de ce qu'une représentation est une entité qui

est le tenant lieu d'un objet, alors qu'une approche motrice implique une position tierce dans cette relation duelle (p.ex. l'auditeur) : une représentation se comprend alors comme le tenant lieu d'un objet pour quelqu'un. Plus spécifiquement, dans une approche motrice la notion de représentation peut se concevoir comme l'abstraction de quelque chose à sa modalité d'emploi par l'entité vivante. Cette approche motrice de la représentation à laquelle la notion saussurienne du phonème peut amener, a une conséquence fondamentale. En effet, le premier effet de langage au niveau du corps est toujours donné par une chaîne articulatoire ou acoustique inévitablement ambiguë. Dans ce moment premier du saisissement de langage par le corps ne se distingue que ce qui peut se distinguer de façon motrice. Or, les séquences de phonèmes homophoniques sont déterminées par la même et exacte information, tant acoustique qu'articulatoire. Par conséquence, la notion du signifiant, dans sa référence au phonème, implique aussi que le premier impact significatif du langage sur le corps se fait dans toute son ambiguïté – avant tout processus de désambiguïsation ou de compréhension contextuelle du dit linguistique.

2 Signifiant et lexique

2.1 La position des signifiants impose un effet de signification

Le signifiant lacanien ne pourrait se résumer à sa dimension phonémique. Lacan (1972-73/1975 : 22) écrit : « Cette façon de topologiser ce qu'il en est du langage est illustré sous la forme la plus admirable par la phonologie, pour autant qu'elle incarne du phonème le signifiant. Mais le signifiant ne se peut d'aucune façon limiter à ce support phonématique ». En introduisant le signifiant comme l'élément linguistique de base (en contraste avec le choix saussurien du signe), Lacan (1957/1999 : 198) indique l'importance de la position du signifiant dans un système différentiel fermé pour la production de sens. Le signifiant en soi ne signifie rien (Lacan, 1955-1956/1981 : 185) mais cette dimension de « position vide » implique que le sens de la chaîne signifiante est donné, par delà sa structure phonémique, par la position relative des signifiants, c'est-à-dire que le langage humain est un système symbolique à proprement parler. En effet, la chaîne linguistique se présente, en première instance, toujours comme une séquence

intrinsèquement ambiguë, dont les enfilements de phonèmes peuvent se scander de diverses façons. Pour en faire émerger la signification contextuelle, une dynamique de désambiguïsation doit s'opérer. C'est précisément la structure positionnelle du système de signifiants qui permet cette désambiguïsation. Cette structure positionnelle est effective à différents niveaux de référence. Au niveau pragmatique, le fameux exemple "Hommes Femmes" de Lacan (1957/1999 : 496) démontre la priorité de l'information donnée par un contexte symbolique (ici, une écritoire à l'entrée d'une gare) sur le sens des signifiants. Même ce qui serait communément connu à tous sous un sens différent ne saurait se soustraire pour son interprétation de la détermination donnée par ce contexte symbolique. Dans un autre exemple, Lacan (1957/1999 : 499) indique qu'en conversation des phrases telles que « Jamais je ne... », « Toujours est-il... » ou « Peut-être encore... » n'en font pas moins sens, même si elles sont interrompues avant le terme significatif. Dans ces divers exemples, c'est le niveau pragmatique qui, par sa configuration ou par sa structure positionnelle, fait sens – c'est-à-dire, comme Lacan (1957/1999 : 499) l'indique « qu'aucun des éléments de la chaîne ne *consiste* dans la signification dont il est capable au moment même » mais que « c'est dans la chaîne du signifiant que le sens *insiste* ».

Un deuxième niveau de détermination se joue sur le plan syntaxique. Lacan (1957/1999 : 503) illustre ce point avec un vers du poème de Victor Hugo "Booz Endormi" (*La légende des siècles*, 1859-1883) dans lequel le personnage central de Booz est représenté par un objet : « Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ». Lacan (1957/1999 : 504) argumente que c'est la structure positionnelle de la phrase qui, grâce à l'acquis de la syntaxe, régit sur le déchiffrement du sens. « Si sa gerbe renvoie à Booz [...] c'est de se substituer à lui dans la chaîne signifiante, à la place même qui l'attendait ». Dans cet exemple la syntaxe prescrit que n'importe quel mot, apparaissant en position de sujet d'une action particulière, doit être interprété comme l'acteur de cette action, même si la signification commune de ce mot ne le suggère pourtant pas. C'est en premier lieu la position syntaxique qui produit le sens d'un signifiant, et elle subordonne la nature particulière du signifiant dans l'opération significative. L'information syntaxique est donnée en référence positionnelle à d'autres signifiants ; certains (p.ex. les prépositions) n'ont d'ailleurs comme seul contenu informatif (conscient) que cette indication positionnelle.

2.2 Le lexique

Un troisième niveau de référence pour le sens des signifiants, notamment le niveau dit lexical, se dégage. Au delà d'une construction syntaxique plus ou moins préformée et plus ou moins abstraite à partir de laquelle les chaînes linguistiques sont décodées, l'identité spécifique des signifiants livre également une information qui aide à contraindre le sens des signifiants périphériques. Ce type d'information peut être typiquement syntaxique, du genre ceci est un verbe ou ce verbe est typiquement suivi d'un objet, c'est-à-dire ceci est un verbe transitif. Or, il peut être aussi plus spécifiquement lié à la nature particulière du signifiant. Pour anticiper sur un cas de figure important, un signifiant tel que le verbe Anglais *to pour* (verser), livre au niveau lexical toute une rangée de déterminations, notamment : 1°) ce signifiant est un verbe, 2°) ce verbe prend un objet ; mais aussi, surpassant la stricte valeur syntaxique de cet effet de référence : 3°) l'objet de ce verbe est communément un objet liquide. Le niveau lexical pourrait se définir comme le niveau de référence ayant trait à l'information donnée par la nature unique du signifiant. Plus généralement et en d'autres termes, c'est le niveau où les mots sont labellisés. Quand, dans un langage humain, le signifiant chien est activé, ce mot livre une série d'informations qui, au sens strict, ne sont pas nécessaire à la compréhension du concept chien (p.ex. ceci est un substantif ou même ceci est un animal domestique). Une catégorisation intuitivement ressentie comme sémantique (par exemple la classe de l'objet auquel le mot réfère les animaux domestiques par exemple), serait donc (aussi) rattachée au niveau de l'encodage du mot et ceci semble être une particularité remarquable du langage humain. Une expérience éthologique illustre ce point. Dans l'espoir d'apprendre à des chimpanzés un langage d'un type humain, Savage-Rumbaugh (1986) a fait usage de soi-disant lexigrammes. Ces cartes comportent des images à formes géométriques en diverses couleurs ayant une relation arbitraire par rapport à l'objet ou à l'action auxquels elles réfèrent. Les chercheurs ont réussi à apprendre aux chimpanzés, dans des séries d'entraînements différents, à employer la combinatoire de lexigrammes *give + banana* pour obtenir des bananes ou de *pour + juice* pour obtenir du jus. Les chimpanzés reçoivent alors, à ce point de leur apprentissage, les quatre cartes simultanément (*give + pour + banana + juice*) dans l'espoir qu'ils les emploieraient de façon sensée pour exprimer librement leurs demandes. Or, ce que les

chercheurs constatent c'est que les singes semblent incapables de faire sens de ce vocabulaire et qu'ils désignent arbitrairement une série de lexigrammes (p.ex. *banana juice give*) ou bien qu'ils persévèrent en indiquant seulement la combinatoire la plus récemment acquise. Pour arriver à leurs fins, les chercheurs ont dû activement désapprendre toutes les combinaisons impossibles (p.ex. donner donner ou verser banane). Ce n'est qu'après cette laborieuse période de désapprentissage que les singes semblaient accéder à une nombre de règles assez simples, liées à l'utilisation des lexigrammes en soi mais transcendant leur signification sémantique au sens strict. Ces règles indiquent notamment le statut de verbe ou d'objet des lexigrammes, mais aussi qu'un verbe prend un objet et, spécifiquement, le fait que le verbe verser implique obligatoirement que l'objet soit liquide.

Cette expérience révèle pleinement une caractéristique du langage humain à laquelle les animaux – au contraire des enfants – n'ont pas automatiquement accès. Dans son livre *The symbolic species*, Terrence Deacon (1997 : 85) la formule ainsi : « La relation qu'a un lexigramme à un objet est une fonction de la relation qu'il a à d'autres lexigrammes, – et pas uniquement une fonction de la présence corrélaté de tous deux, le lexigramme et l'objet »³. En d'autres termes, les lexigrammes ne portent pas seulement une information à propos de l'objet auxquels ils réfèrent, mais aussi à propos des lexigrammes avoisinant et, inversement, le sens des lexigrammes est conditionné par les lexigrammes périphériques. En d'autres termes encore, le langage humain n'est pas constitué d'un simple systèmes de composants indexicaux où il y a linéarité entre objet et index, mais il s'agit d'un système symbolique au sens peircien du terme où la référence du symbole à l'objet est conditionnée par le système de référence des symboles entre eux. C'est-à-dire, si l'on considère que les composants de ce système sont des signifiants, qu'il y a primauté du signifiant pour l'effet de signification, et que le rôle de l'objet dans cet effet est subordonnée à ce système de références mutuelles. De façon indépendante, dans les schémas de Lacan (1957/1999 : 494), comme dans ceux de Deacon (1997 : 86), il y a retournement du sens des flèches dans la relation de référence entre signifiant et signifié.

2.3 Le modèle de Damasio et Caramazza

³ « The relationship that a lexigram has to an object is a function of the relationship it has to other lexigrams,

Ce concept d'un niveau lexical à part entière, où se trouverait l'information spécifiquement désignée pour l'emploi d'un système linguistique (parlé, écrit) et différent de l'encodage sémantique expérientiel, trouve un support important dans le travail de Damasio et de ses collègues (Damasio, Grabowski, Tranel, Hichwa & Damasio, 1996 ; Tranel, Damasio & Damasio, 1997) et de Caramazza et de ses collègues (Caramazza & Hillis, 1991 ; Hillis & Caramazza, 1995 ; Miozzo & Caramazza, 1997). Damasio et al. (1996) font en effet nommément distinction entre un niveau sémantique et un niveau lexical. Tandis que le niveau sémantique serait concerné par les caractéristiques expérientielles du monde des objets, encodé au niveau de différentes aires occipito-temporopariétales des deux hémisphères, il semble également exister un niveau lexical distinct, concerné par l'acte de nommer (c'est-à-dire par le monde des mots) et situé exclusivement au niveau du lobe temporal gauche. Cette distinction devient apparente dans une aphasie spécifique, l'aphasie anomique, qui fait que le patient, tout en étant clairement capable d'indiquer les caractéristiques et l'usage d'un objet montré, n'est cependant plus capable de le nommer. L'observation principale dans le travail de Damasio et al. (1996) est que ce niveau lexical possède son organisation propre : les entités lexicales semblent se regrouper par catégories d'objets. Damasio et al. (1996) distinguent ainsi trois classes : les animaux, les outils et les personnes uniques (ou connues, p.ex. le pape ou Marilyn Monroe). Le groupement de ces systèmes lexicaux est confirmé par la corrélation observée entre le site des lésions focales chez des patients aphasiques et les sites de l'activation PET chez des volontaires sains dont l'activité est de nommer des objets d'une certaine catégorie. D'autres auteurs ont trouvé des critères comparables de regroupement tels que les choses vivantes, les plantes et les objets fabriqués de la main de l'homme (p.ex. Gainotti, 2000). L'équipe de Caramazza (Caramazza & Hillis, 1991 ; Hillis & Caramazza, 1995 ; Miozzo & Caramazza, 1997) et d'autres (De Renzi & di Pellegrino, 1995) ont rapporté des observations similaires à l'aphasie anomique chez des patients agrammatiques. Une patiente bute sur le mot *crack* si on lui demande de lire à haute voix la phrase *Don't crack the nuts here* (Ne cassez pas les noix ici). En revanche, si on lui demande de lire la phrase *There's a crack in the mirror* (Il y a une fêlure dans le miroir), elle n'éprouve

not just a function of the correlated appearance of both lexigram and object ».

aucune peine à le faire. Le mot ne cause de difficulté que lorsqu'il se présente dans la phrase sous sa fonction de verbe. Qui plus est, les auteurs cités rapportent une corrélation entre les localisations des lésions focales et le type de déficit sélectif pour certaines classes grammaticales (p.ex. verbes, substantifs, pronoms). Il suggère dès lors que, pour l'information syntaxique, une organisation existe au niveau lexical, similaire à celle que rapporte Damasio pour l'information de la catégorie de l'objet.

Dans son commentaire introductif sur l'article de Damasio et al. (1996) dans *Nature*, Caramazza (1996) propose un modèle linguistique qui suppose un niveau lexical organisé opérant en intermédiaire entre un système phonologique d'un côté et un système sémantique de l'autre. En résumé, dans ce lexique les mots seraient des entités fonctionnelles à part entière, matériellement distinctes dans leur géographie et leur organisation cérébrale d'un niveau ayant plus directement trait aux objets (ou concepts). Cette organisation proprement lexicale pourrait se concevoir comme un système de regroupements multiples sous différentes labels, désignant entre autres la classe grammaticale du mot ou la classe de l'objet auquel le mot fait référence.

2.4 Conclusion : le signifiant Lacanien sur le versant de « position vide » est une entité lexicale qui permet la métaphore

En conclusion, il est suggéré que sur son versant de structure positionnelle le signifiant se comporte comme un unité lexicale telle que proposé par Caramazza (1996). Revenant sur le vers de Victor Hugo, Lacan (1955-1956/1981 : 248) explique que « rien qui soit dans l'usage du dictionnaire ne peut un instant nous suggérer qu'une gerbe puisse être avare, et encore moins haineuse. Et pourtant, il est clair que l'usage de la langue n'est susceptible de signification qu'à partir du moment où on peut dire "Sa gerbe n'était point avare, ni haineuse", c'est-à-dire où la signification *arrache le signifiant à ses connexions lexicales*. [...] C'est parce qu'il y a une syntaxe, un ordre primordial de signifiant que le sujet est maintenu séparé, comme différent de ses qualités. Il est tout à fait exclu qu'un animal fasse une métaphore ». La structure signifiante du langage humain est donc selon Lacan ce qui permet la distance, la séparation entre le sujet et ses

qualités ou « ses connexions lexicales ». Cette distance n'existe pas chez l'animal, c'est-à-dire que le niveau des indexs n'a pas évolué en un système propre, avec un degré d'autonomie et d'organisation propre. En d'autres termes, l'animal n'a pas de lexique. La métaphore, justement, est la figure qui permet de rendre compte de cette disconnection entre lexique et sémantique au plus haut degré, puisqu'en l'occurrence il y a métaphore chaque fois qu'une sémantique se voit subordonnée à un ordre lexical qui n'est pas, communément, le sien. Lacan (1955-1956/1981 : 248) dit que « la métaphore suppose qu'une signification est la donnée qui domine et qu'elle infléchit, commande l'usage du signifiant, si bien que *toute espèce de connexion préétablie, je dirais lexicale, se trouve dénouée* ». La sémantique de gerbe dans l'exemple est dénouée de ces connexions lexicales préétablies (p.ex. structure non vivante) et mise dans une position lexicale déterminée par les signifiants avare et haineuse et, par conséquent, à prendre le nouveau label lexical de personne. Or, dans le mariage d'une sémantique à un ordre lexical nouveau, c'est toujours le lexical qui est aux commandes, alors que la sémantique, ayant à se subordonner à cette lexicalité incongrue, fait émerger un sens nouveau. Ou, comme le dit Lacan (1957-1958/1998 : 196), « épingler un signifiant à un signifiant et voir ce que cela donne. Dans ce cas, il se produit toujours quelque chose de nouveau, qui est quelque fois aussi inattendue qu'une réaction chimique, à savoir le surgissement d'une nouvelle signification ». Puisque, jusqu'à nouvel ordre, l'organisation lexicale est propre au langage humain, il est par définition exclu qu'un animal fasse une métaphore.

3 Le signifiant entre phonologie et lexique

3.1 Un modèle intégré

Nous avons jusqu'ici traité de deux approches du signifiant Lacanien : le signifiant en tant qu'articulation phonémique et le signifiant en tant qu'entité lexicale régi par ses contraintes lexicales. Comment maintenant intégrer ces deux approches et comment ce modèle peut-il nous éclairer à propos de la clinique ? Si nous rassemblons les deux lignes d'arguments précédentes, nous pouvons en retenir deux étapes de la dynamique linguistique :

1. Le signifiant par sa phonologie, impliquant une mobilisation articulaire du corps, serait connecté à un vaste réseau distribué de domaines sémantiques. Or, cette phonologie en soi n'est pas en mesure de désambiguïser parmi les nombreux réseaux sémantiques connectifs possibles mais radicalement différents.
2. Le signifiant par sa détermination lexicale dictée par le contexte linguistique permet la sélection, ou le cas échéant, l'émergence d'une signification particulière. Quand l'information phonémique et l'information lexicale opèrent en résonance les contraintes lexicales peuvent désambiguïser entre les réseaux sémantiques activés et le signifiant est saisi en consonance avec le contexte.

3.2 Le cortex préfrontal et la disconnection entre phonologie et lexique

C'est essentiellement la possibilité d'une disconnection entre ces deux dynamiques – celle induite par la phonologie et celle induite par le lexique – qui est le point important de cette discussion. Dans cette disconnection une distinction entre deux différents types de fonctionnement du langage est faite : un premier type grâce auquel un accès associatif non dirigé par les contraintes contextuelles se fait et un autre type grâce auquel ces contraintes sont prises en compte de façon à s'arrêter sur une interprétation en résonance avec le contexte donné. Or, les observations cliniques – rêves, symptômes et associations libres – suggèrent la possibilité que ces deux types de fonctionnement opèraient en relative autonomie mutuelle. En effet, même si la conversation interactionnelle suit la règle du lexique, il est fréquemment observé en clinique que la logique interne du vécu est construite au moins en partie autour de régularités phonémiques, outrepassant toute règle lexicale (voir, par exemple, le cas de l'homme au rats de Freud).

Deacon (1997) défend l'idée que c'est essentiellement le fonctionnement du cortex préfrontal qui permet à l'homme de faire le pas d'un système référentiel d'un type animal – c'est-à-dire indexical et exclusivement associatif – à un système d'interprétation symbolique à part entière dans lequel le saisissement des éléments est fonction de leur relation aux éléments périphériques. La contribution préfrontale dans ce contexte est de nature inhibitrice par rapport à l'automatisme indexical ou associative. Deacon (1997 : 265) la formule comme suit : « Le cortex préfrontal

nous aide à inhiber la tendance à agir sur base de simples relations corrélatives entre les stimuli et guide notre recherche d'associations alternatives d'un ordre supérieur séquentiels ou hiérarchique »⁴. C'est-à-dire que grâce à cette intervention freinante une gerbe peut ne pas être une gerbe et que Booz puisse en émerger. Il y a une certaine logique à cette proposition. Le cortex préfrontal est l'acquisition la plus récente dans l'évolution hominoïde et les humains, en particulier, ont hérité d'un front bien garni. Il suffit de regarder un singe de face pour remarquer que son front s'incline obliquement à partir des lignes des sourcils. L'acquisition de cette structure inhibitrice dans l'évolution est probablement corrélée aux origines du langage, mais elle n'en est probablement pas moins corrélée à l'invention de l'inverse : le fait qu'on puisse voir un objet naturel non plus comme un objet appartenant à un ordre naturel automatique et donc immuable, mais plutôt comme quelque chose qu'on peut manipuler, changer, élever ou cultiver ; c'est aussi le début de l'agriculture, de l'art et de la science (Mythen, 1996).

Le rôle du cortex préfrontal dans la disconnection entre automaticité indexicale (phonologique) et application des règles lexicales semble également faire sens dans une perspective neurolinguistique. L'aire de Broca dans le lobe préfrontal, par exemple, fonctionne aussi en tant que boucle phonologique de la mémoire à court terme, dans lequel des fragments du train linguistique sont continuellement répétés subvocalement afin de rester en mémoire (Smith, Jonides, Marshetz et Koeppel, 1998). Thompson-Schill, D'Esposito, Aguirre et Farah (1997) font état du fait qu'il ne s'agirait là pas tant du chargement de l'information sémantique en soi mais plutôt de la sélection en fonction du contexte d'une seule information parmi les alternatives concurrentes activées dans la mémoire sémantique. Une série impressionnante de travaux psycholinguistiques suggèrent qu'une fois cette sélection faite dans le lobe gauche, les alternatives non retenues seraient désactivées ou activement inhibées (Simpson & Burgess, 1985 ; Burgess & Simpson, 1985 ; Paul, Kellas, Martin & Clark, 1992 ; Faust & Gernsbacher, 1996 ; Tompkins, Baumgaertner, Lehman & Fassbinder). Pour fonctionner socialement dans le langage il faut un appareil de suppression opératoire (voir Gernsbacher & Faust, 1991 ; Gernsbacher & Robertson, 1995).

⁴ « The prefrontal cortex helps us inhibit the tendency to act on simple correlative stimulus relationships and

3.3 Le Moi Freudien et la disconnection entre processus primaire et secondaire

Le fonctionnement du cortex préfrontal permettrait donc de passer d'un usage associatif, bizarre, incohérent du langage à un système qui serait cohérent, communicatif, vérifié et pertinent. Or, ces deux types de fonctionnement sont précisément ceux que Freud (1895/1995) distingue dans son *Projet* quand il fait une différence entre les processus appelés primaires et les processus appelés secondaires. Les processus primaires fonctionnent de façon associative : des quantités ou excitations prennent automatiquement les chemins les plus faciles ; la pensée suit le cours des désirs et de la satisfaction. Les processus secondaires, au contraire, ont lieu sous la direction inhibitrice d'une instance centrale, appelé le Moi par Freud (1895/1995). Cette inhibition doit précisément éviter que les excitations suivent ces autoroutes et qu'au contraire ils explorent d'autres pistes possibles. Cette exploration ou activité pensante est guidée par l'image perceptuelle et non par l'image désirée de façon à ce que le chemin suivi soit recoupé avec la réalité externe et soit dès lors pertinente dans le contexte actuel. Il est frappant de voir la cohérence entre la structure proposé par Freud (le Moi) au point charnière entre processus primaire et processus secondaire et les circuits neurophysiologiques proposés par Deacon (1997) au point charnière entre processus indexicaux et processus symboliques. Dans les deux cas, en effet, il s'agit d'une structure avec un certain retard de maturation qui grâce à une influence freinante permet d'éviter un automatisme associatif pour ouvrir ainsi le système psychique à la possibilité d'une intégration avec d'autres éléments externes. Il faut ajouter à cela que les cas de figure où, selon Freud, le processus primaire règne, c'est-à-dire, dans le rêve, sous association libre et à un très jeune âge, correspondent en effet aux états où il y a lieu de croire, sur le plan neurophysiologique, que l'influence préfrontale est moindre (Braun, Balkin, Wesensten, Gwadry, Carson, Varga, Baldwin, Belenky & Herscovitch, 1998 ; Giedd, Blumenthal, Jeffries, Castellanos, Liu, Zijdenbos, Paus, Evans & Rapoport, 1999). Or, pour la psychanalyse les processus primaires sont aussi les processus régnant en maître au niveau de l'Inconscient, un Inconscient qui ne se limite pas à certains moments de symptômes, mais qui serait opérationnel à tout instant. La particularité du concept Lacanien c'est que, précisément, il indique sous ses deux versants que le

guides our sampling of alternative higher-order sequential or hierarchic associations ».

mode opératoire du langage est à tout moment en même temps régi par des processus primaires sous l'égide de la structure phonémique et par des processus secondaires sous l'égide de la structure lexicale. Dans cette approche le choix des signifiants ne répondrait pas ou à l'une ou l'autre contrainte (phonologique, lexicale) mais aux deux simultanément et cette détermination multiple permettrait d'arrêter une seule sélection parmi une multitude de permutations sémantiquement équivalentes. Cette détermination multiple est aussi ce qui permettrait au sujet de se faire entendre à l'autre bout dans toute son ambiguïté – fut-ce de façon inconsciente, lorsqu'un Moi ou un cortex préfrontal opérationnel empêcherait un accès conscient à ce double sens.

Pour conclure et réunir les diverses argumentations, il est proposé que dans le concept du signifiant il y a en suivant Lacan une double prise de position, qui se traduirait au niveau neurophysiologique d'une part par l'idée que l'effet de signification suppose une déduction active d'intentions articulatoires impliquant la mobilisation des circuits moteurs du propre corps et d'autre part par l'idée de l'existence d'un lexique à part entière, c'est-à-dire avec une structure et une organisation propre, capable d'imposer un effet de sens aux significations qui s'y inscrivent. L'incarnation de ces deux types de déterminations par le seul signifiant permet d'attribuer au langage une épaisseur de sens donnée tant par une organisation phonologique que par une organisation lexicale et tant par des processus primaires que secondaires. En d'autres termes, le concept du signifiant lacanien permet de concevoir comment l'Inconscient et le Conscient peuvent se saisir simultanément des mêmes formes pour se dire et se faire entendre dans leurs différences.

Références

- Braun, A.R., Balkin, T.J., Wesensten, N.J., Gwady, F., Carson, R.E., Varga, M., Baldwin, P., Belenky, G., Herscovitch, P. (1998). Dissociated Pattern of Activity in Visual Cortices and Their Projections During Human Rapid Eye Movement Sleep. *Science*, 279(5347). The American Association for the Advancement of Science. 91-95.
- Burgess, C., & Simpson, G.B. (1988). Cerebral hemispheric mechanisms in the retrieval of ambiguous word meanings. *Brain and Language*, 33. Elsevier B.V. 86-103.
- Burton, M.W. (2001). The role of inferior frontal cortex in phonological processing. *Cognitive Science*, 25. Elsevier, B.V. 695-709.
- Callan, D., Jones, J., Munhall, K., Kroos, C., Callan, A., Vatikiotis-Bateson E. (2002) Mirror neuron system activity and audiovisual speech perception. Presented at the 8th International Conference on Functional Mapping of the

- Human Brain, June 2-6, 2002, Sendai, Japan. Available on CD-Rom in *NeuroImage*, Vol. 16, No. 2.
- Caramazza, A. (1996). The brain's dictionary. *Nature*, 380. Nature Publishing Group. 485-486.
- Caramazza, A., & Hillis, A. E. (1991). Lexical organization of nouns and verbs in the brain. *Nature*, 349. Nature Publishing Group. 788-790.
- Corballis, M.C. (1999). The gestural origins of language. *American Scientist*, 87. Sigma Xi, The Scientific Research Society. 138-145.
- Cutler, A., & Clifton, C., Jr. (1999). Comprehending spoken language: a blueprint of the listener. C. M. Brown & P. Hagoort (eds), *The Neurocognition of language* (pp. 123-166). Oxford, England: Oxford University Press.
- Damasio, H., Grabowski, T. J., Tranel, D., Hichwa, R. D., & Damasio, A. R. (1996). A neural basis for lexical retrieval. *Nature*, 380. Nature Publishing Group. 499-505.
- Deacon, T. (1997). *The symbolic species. The co-evolution of language and the human brain*. London: The Penguin Press.
- De Renzi, E., & di Pellegrino, G. (1995). Sparing of verbs and preserved but ineffectual reading in patient with impaired word production. *Cortex*, 31. 619-636.
- Faust, M.E., & Gernsbacher, M.A. (1996) Cerebral mechanisms for suppression of inappropriate information during sentence comprehension. *Brain and Language*, 53. Elsevier B.V. 234-259.
- Freud, S. (1891). *Contribution à l'étude des pshies, Paris, PUF, 1983*
- Freud, S. (1995). A Project for a Scientific Psychology (1895; J. Strachey, translator). *Standard Edition I*. London: The Hogarth Press. (Original publication in 1950).
- Gainotti, G. (2000). What the locus of brain lesion tells us about the nature of the cognitive defect underlying category-specific disorders: A review. *Cortex*, 36. 539-559.
- Gernsbacher, M.A., & Faust, M.E. (1991) The mechanism of suppression: a component of general comprehension skill. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 17(2). American Psychological Association. 245-262.
- Gernsbacher, M.A., & Robertson, R.R.W. (1995). Reading skill and suppression revisited. *Psychological Science*, 6. Blackwell Publishing on behalf of the American Psychological Society. 165-169.
- Giedd, J.N., Blumenthal, J., Jeffries, N.O., Castellanos, F.X., Liu, H., Zijdenbos, A., Paus, T., Evans, A.C., & Rapoport, J.L. (1999). Brain development during childhood and adolescence: a longitudinal MRI study. *Nature Neuroscience* 2(10). Nature Publishing Group. 861-863.
- Hillis, A. E., & Caramazza, A. (1995). Representation of grammatical categories of words in the brain. *Journal of Cognitive Neuroscience*, 7. The MIT Press. 396-407.
- Lacan, J. (1975 [1972-1973]) *Le Séminaire. Livre XX. Encore*. Miller JA, ed. Paris, Seuil.
- Lacan, J. (1981 [1955-1956]). *Le Séminaire. Livre III. Les psychoses*. J.A. Miller (ed). Paris: Seuil.
- Lacan, J. (1998 [1957-1958]). *Le Séminaire. Livre V. Les formations de l'inconscient*. J.A. Miller (ed). Paris: Seuil.
- Lacan, J. (1999). L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud. J. Lacan (ed). *Écrits I* (pp. 490-526). Paris: Seuil. (Publication originale en 1957).
- Liberman, A. M., Cooper, F. S., Shankweiler, D. P., & Studdert-Kennedy, M. (1967). Perception of the speech code. *Psychological Review*, 74. Washington DC: American Psychological Association. 431-461.
- Liberman, A. M., & Mattingly, I. G. (1985). The motor theory of speech perception revised. *Cognition*, 21. Elsevier B.V. 1-36.
- Mithen, S. J. (1996). *The Prehistory of the Mind: The Cognitive Origins of Art, Religion and Science*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Miozzo, M., & Caramazza, A. (1997). On knowing the auxiliary of a verb that cannot be named: Evidence for the independence of grammatical and phonological aspects of lexical knowledge. *Journal of Cognitive Neuroscience*, 9. The MIT Press. 160-166.
- Ojemann, G. A. (1979). Individual variability in cortical localization of language. *Journal of Neurosurgery*, 50. Virginia, US: The American Association of Neurological Surgeons. 164-169.
- Ojemann, G. A. (1983). Brain organization of language from the perspective of electrical stimulation mapping. *Behavioral and Brain Sciences*, 2. Cambridge University Press. 189-230.
- Ojemann, G. A. (1991). Cortical organization of language. *Journal of Neuroscience*, 11. Society for Neuroscience. 2281-2287.

- Paul, S.T., Kellas, G., Martin, M., & Clark, M.B. (1992). Influence of contextual features on the activation of ambiguous word meanings. *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 18. American Psychological Association. 703-717.
- Price, C. J., Wise, R. J. S., Warburton, E. A., Moore, C. J., Howard, D., Patterson, K., Frackowiak, R. S. J., & Friston, K. J. (1996). Hearing and saying. The functional neuro-anatomy of auditory word processing. *Brain*, 119. Guarantors of Brain. 919-931.
- Rizzolatti, G., & Arbib, M.A. (1998) Language within our grasp. *Trends in Neurosciences*, 21. Elsevier B.V. 188-194.
- Saussure, F. de (1967). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot. (Publication originale en 1915)
- Savage-Rumbaugh, E. S. (1986). *Ape language: from conditioned response to symbol*. New York: Columbia University Press.
- Simpson, G.B., & Burgess, C. (1985). Activation and selection processes in the recognition of ambiguous words. *Journal of Experimental Psychology: Human Perception and Performance*, 11. American Psychological Association. 28-39.
- Skoyles, J. R. (1998). Speech phones are a replication code. *Medical Hypotheses*, 50. Harcourt Brace & Co. Ltd. 167-173.
- Smith, E. E., Jonides, J., Marshuetz, C., & Koeppel, R. A. (1998). Components of verbal working memory: Evidence from neuroimaging. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, 95. National Academy of Sciences: 876-882.
- Thompson-Schill, S. L., D'Esposito, M., Aguirre, G. K., & Farah, M. J. (1997). Role of left inferior prefrontal cortex in retrieval of semantic knowledge: a reevaluation. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, 94. National Academy of Sciences: 14792-14797.
- Tompkins, C.A., Baumgaertner, A., Lehman, M.T., & Fassbinder, W. (2000). Mechanisms of discourse comprehension impairment after right hemisphere brain damage: suppression in lexical ambiguity resolution. *Journal of Speech, Language, and Hearing Research*, 43. American Speech-Language-Hearing Association. 62-78.
- Tranel, D., Damasio, H., & Damasio, A. R. (1997). A neural basis for the retrieval of conceptual knowledge. *Neuropsychologia*, 35. Elsevier B.V. 1319-1327.
- Zatorre, R., Evans, A., Meyer, E., Gjedde, A. (1992). Lateralization of phonetic and pitch discrimination in speech processing. *Science*, 256. American Association for the Advancement of Science. 846-849.
- Zatorre, R., Meyer, E., Gjedde, A., Evans, A. (1996). PET studies of phonetic processing of speech: review, replication and reanalysis. *Cerebral Cortex*, 6. Oxford University Press. 21-30.